

Paru dans Le Discours Psychanalytique, 1992, n° 7, pp. 55-92. Les transpositeurs nous signalent que le nom qui apparaît n'est pas celui du patient concerné. Il a été construit pour permettre des jeux équivalents à ceux que l'intéressé faisait avec son patronyme.

<sup>(55)</sup>D<sup>R</sup> LACAN – Asseyez-vous, mon bon. Vous avez rencontré ici le plus vif intérêt. Je veux dire qu'on s'est vraiment intéressé à votre cas. Vous avez parlé avec M. Czermak et M. Duhamel. Il y a des tas de choses qui sont un peu éclairées. Parlez-moi de vous. Je sais pas pourquoi je ne vous laisserais pas la parole. Ce qui vous arrive, vous le savez très bien.

G. L. – Je n'arrive pas à me cerner.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous n'arrivez pas à vous cerner ? Expliquez-moi ce qui se passe...

G. L. – Je suis un peu disjoint au point de vue langage, disjoint au niveau du langage, disjonction entre le rêve et la réalité. Il y a une équivalence entre les deux mondes dans mon imagination, et non pas <sup>(56)</sup>une prévalence entre le monde et la réalité, ce qu'on appelle la réalité. Il se fait une disjonction. Je suis constamment en train de fluer l'imaginatif.

D<sup>R</sup> LACAN – Parlez-moi de votre nom. Parce que Gérard Lumeroy, ce n'est pas...

G. L. – Oui, j'avais décomposé, j'avais retrouvé, avant de connaître Raymond Roussel... quand j'avais vingt ans, j'étais en maths supérieures... depuis, je m'intéressais aux faits physiques, et on a beaucoup parlé de couches et de sous-couches intellectuelles. Le rapprochement avec le langage... le langage pourrait présenter des couches et des sous-couches. Par exemple, sur mon nom ; j'avais décomposé mon nom en Geai (un oiseau), Rare (la rareté)...

D<sup>R</sup> LACAN – Geai Rare...

G. L. – J'avais décomposé de manière un peu ludique. J'avais morcelé mon nom pour créer. Je n'avais pas vu les travaux de Raymond Roussel, qui sont un peu... Ce que j'ai à vous dire c'est...

D<sup>R</sup> LACAN – Et puis quoi donc ? ce qui se passe pour vous... qu'est-ce que vous appelez la parole, que vous dites, vous, la parole imposée ?

G. L. – La parole imposée, c'est l'émergence qui s'impose à mon intellect et qui n'a aucune signification au sens courant. Ce sont des phrases qui émergent, qui ne sont pas réflexives, qui ne sont pas déjà pensées, mais qui sont de l'ordre de l'émergence, exprimant l'inconscient.

D<sup>R</sup> LACAN – Allez-y...

G. L. – ...Émergent comme si j'étais peut-être manipulé... je ne suis pas manipulé, mais je n'arrive pas à expliquer moi-même ; j'ai beaucoup de mal à vous expliquer ; j'ai du mal à cerner le problème, du <sup>(57)</sup>mal à cerner cette émergence. Je ne sais pas comment elle vient, s'impose à mon cerveau, cette émergence. Cela vient d'un seul coup : « Vous avez tué l'oiseau bleu »... « C'est un anarchic system »... Des phrases qui n'ont aucune signification rationnelle dans le langage banal, et qui s'imposent dans mon cerveau, qui s'imposent à mon intellect. Il y a aussi une sorte de balancement. Avec le médecin qui s'appelle M. Duhamel, j'ai une phrase imposée qui dit : « M. Duhamel est gentil » et j'ai ensuite un balancement de phrases qui est de moi, une réflexion, une disjonction entre une phrase imposée et moi, une phrase réflexive, je dis : « Mais moi, je suis fou ». Je dis. « M. Duhamel est gentil », phrase imposée, ... « Mais moi, je suis fou », phrase réflexive.

D<sup>R</sup> LACAN – Donnez-moi d'autres exemples.

G. L. – C'est surtout que je suis très complexe, très agressif par moments. J'ai souvent tendance...

D<sup>R</sup> LACAN – Vous êtes agressif, qu'est-ce que ça veut dire ?

G. L. – Quand j'ai un contact sensible, je suis agressif intérieurement... Je ne peux plus le dire.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous allez arriver à me dire ça, comment ça se passe.

G. L. – J'ai tendance à compenser. Je suis agressif, pas physiquement, mais intérieurement. J'ai tendance à compenser au niveau des phrases imposées ; j'ai tendance à récupérer les phrases imposées ; j'ai tendance à trouver tout le monde gentil, tout le monde beau, enfin... alors qu'à d'autres moments, j'ai des phrases imposées agressives...

D<sup>R</sup> LACAN – Prenez votre temps, prenez bien votre temps pour vous y retrouver.

<sup>(58)</sup>G. L. – Il y a plusieurs niveaux de voix.

D<sup>R</sup> LACAN – Pourquoi appelez-vous cela des voix ?

G. L. – Parce que je les entends, je les entends intérieurement.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui.

G. L. – Donc, je suis agressif, et intérieurement j'entends les gens par télépathie. Par moments, j'ai des phrases émergentes qui sont sans signification, comme je viens d'expliquer un peu.

D<sup>R</sup> LACAN – Donnez un échantillon.

G. L. – « *Il va me tuer l'oiseau bleu* »... « *C'est un anarchic system* »... « *C'est un assassinat politique... assistanat politique* » qui est la contraction de mots entre assassinat et assistanat, qui évoque la notion d'assassinat.

D<sup>R</sup> LACAN – Qui évoque une notion... dites-moi, on ne vous assassine pas ?

G. L. – Non, on ne m'assassine pas. Je vais continuer sur une sorte de récupération inconsciente. Par moments, j'ai des phrases émergentes, agressives et insignifiantes dans le langage courant, et par moments, j'ai des récupérations de cette agressivité et j'ai tendance à trouver tout le monde gentil, beau, etc. Cela béatifie, canonise certaines personnes que j'appelle saintes. J'ai une camarade qui s'appelle Barbara, cela donne Sainte Barbara. Sainte Barbara est une phrase émergente, mais moi, je suis dans une phase aggressive. J'ai toujours cette disjonction entre les deux qui se complètent, suivant l'influence du temps, et qui ne sont pas du même ordre, une qui est émergente et l'autre qui est réflexive.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui. Alors, parlons, si vous le voulez bien, plus précisément des phrases émergentes. <sup>(59)</sup>Depuis combien de temps émergent-elles ? C'est une question qui n'est pas idiote.

G. L. – Non, non. Depuis que j'ai fait... on m'avait diagnostiqué en mars 1974 un délire paranoïde.

D<sup>R</sup> LACAN – Qui est-ce qui dit cela, délire paranoïde ?

G. L. – Un médecin, à l'époque. Et ces phrases émergentes...

D<sup>R</sup> LACAN – Pourquoi vous tournez-vous vers M... ?

G. L. – J'ai senti qu'il se moquait de moi.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez senti une présence moqueuse ? Il n'est pas dans votre champ...

G. L. – J'entendais un son et j'ai senti...

D<sup>R</sup> LACAN – Il ne se moque sûrement pas de vous. Je le connais bien, il ne se moque sûrement pas de vous, ça l'intéresse, au contraire, c'est ça le bruit qu'il a fait.

G. L. – J'ai l'impression de compréhension intellectuelle de sa part...

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, je pense, c'est plutôt son genre, parce que je vous dis que je le connais. D'ailleurs, je connais toutes les personnes qui sont là. On ne les aurait pas fait venir si je n'avais pas parfaitement confiance en elles. Bon, continuez.

G. L. – D'autre part, je pense que la parole peut faire la force du monde, en dehors des mots.

D<sup>R</sup> LACAN – Justement, tâchons de voir. Vous avez déjà parlé tout à l'heure, émis votre doctrine ; et en effet, c'est une sacrée embrouille, cette histoire de...

G. L. – Il y a un langage très simple que j'emploie dans la vie courante, et il y a d'autre part un langage d'influence imaginative, où je disjoins du réel, des personnes qui m'entourent ; c'est cela le plus <sup>(60)</sup>important ; mon imagination crée un monde dit réel, mais qui serait complètement disjoint. D'autre part, ces phrases imposées, dans la mesure où elles émergent pour aller quelquefois agresser la personne, sont des ponts entre le monde imaginaire et le monde dit réel.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, mais enfin, il reste ceci que vous en faites, vous en maintenez parfaitement la distinction.

G. L. – Oui, j'en maintiens parfaitement la distinction, mais le langage, la fluence de l'imagination n'est pas du même ordre intellectuel ou spirituel que ce que je dis ; c'est un rêve, une sorte de rêve éveillé, un rêve permanent.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui.

G. L. – Je ne crois pas inventer. C'est disjoint, mais cela n'a aucun... je n'arrive pas... en vous répondant, j'ai peur de me tromper.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous croyez que vous vous êtes trompé en répondant ?

G. L. – Je ne me suis pas trompé ; toute parole est force de loi, toute parole est signifiante, mais apparemment, au premier abord, elles n'ont pas un sens purement rationnel.

D<sup>R</sup> LACAN – D'ou avez-vous appris ce terme : toute parole est signifiante ?

G. L. – C'est une réflexion personnelle.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est ça..

G. L. – J'ai conscience de ce monde disjoint.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous n'êtes pas sûr de...

G. L. – Je ne suis pas sûr d'avoir conscience de ce monde disjoint. Je ne sais pas si le...

D<sup>R</sup> LACAN – Si le... ?

<sup>(60)</sup>G. L. – Le rêve, le monde construit par l'imagination, où je trouve mon centre de moi-même, n'a rien à voir avec le monde réel, parce que dans mon monde imaginaire, dans le monde que je me crée au niveau de la parole, j'en occupe le centre. J'ai tendance à créer une sorte de mini-théâtre, où je serais une sorte de metteur en scène, à la fois créateur et metteur en scène, tandis que dans le monde réel, je n'ai qu'une fonction de...

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, là vous n'êtes pas un geai rare, si tant est que...

G. L. – Non, le geai rare, c'est dans le monde imaginaire. Le Gérard Lumeroy, c'est le monde communément appelé réel, tandis que dans le monde imaginaire, je suis Geai rare Lumeroy. C'est peut-être à partir de mon mot..., c'est le premier, celui qui codifie, qui a la force, qui est une sorte de... j'avais employé un terme dans un de mes poèmes...

D<sup>R</sup> LACAN – Dans un de vos poèmes ?

G. L. – J'étais le centre solitaire d'un cercle solitaire. Je ne sais pas si ce n'a pas été dit. J'ai trouvé cela assez joli. Je crois que ça a été dit par Novalis.

D<sup>R</sup> LACAN – Mais c'est tout à fait exact.

G. L. – Je suis le centre solitaire, une sorte de dieu, de démiurge d'un cercle solitaire, parce que justement ce monde est muré, et je n'arrive pas à le faire passer dans la réalité quotidienne... tout ce qui se masturbe... enfin qui se crée au niveau du rêve intérieur, j'allais dire qui se masturbe...

D<sup>R</sup> LACAN – Qu'est-ce que vous en pensez finalement, d'après ce que vous dites, il semblerait que c'est de ça qu'il s'agit ; vous avez le sentiment qu'il y a un rêve qui fonctionne comme tel, que vous êtes en <sup>(62)</sup>somme la proie d'un certain rêve.

G. L. – Oui, c'est un peu cela. Une tendance, dans la vie, en plus, à...

D<sup>R</sup> LACAN – Dites-moi.

G. L. – Je suis fatigué. Je ne suis pas très en forme ce matin pour parler.

D<sup>R</sup> LACAN – Et pourquoi, diable ?

G. L. – Parce que j'étais un peu angoissé.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez été angoissé, de quel côté est-ce ?

G. L. – Je ne sais pas. Je suis angoissé. L'angoisse aussi est émergente ; elle est quelquefois en relation avec le fait de rencontrer une personne. D'autre part, le fait de vous rencontrer, et...

D<sup>R</sup> LACAN – C'est angoissant, en fait, de parler avec moi ? Est-ce que vous avez le sentiment que je ne comprends rien à cette affaire qui est la vôtre ?

G. L. – Je suis pas sûr que l'entretien puisse débloquent certaines choses. Un temps, j'avais une angoisse émergente, qui était purement physique, purement sans relation avec un fait social.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, c'est la façon dont je m'introduis dans ce monde...

G. L. – Non, c'est... j'avais peur de vous, parce que je suis très complexé. Vous êtes une personnalité assez connue. J'avais peur de vous rencontrer. C'était très simple, comme angoisse...

D<sup>R</sup> LACAN – Oui. Et quel est votre sentiment des personnes qui sont là, qui écoutent avec beaucoup d'intérêt ?

G. L. – C'est oppressant. C'est pour cela que j'ai du mal à parler. Je me sens angoissé et fatigué, et ça bloque ma tendance à...

<sup>(63)</sup>D<sup>R</sup> LACAN – Oui, mais ça, qui avez-vous vu en 1974 ? Comment est-ce qu'elle s'appelait la personne qui vous a parlé ?

G. L. – Le Docteur G.

D<sup>R</sup> LACAN – G., ce n'était pas le premier psychiatre que vous voyiez ?

G. L. – Si, c'était le premier. J'ai vu le Professeur H. à quinze ans.

D<sup>R</sup> LACAN – Qui vous a amené au Professeur H. ?

G. L. – Mes parents. J'avais des problèmes d'opposition à mes parents.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous êtes le seul enfant ?

G. L. – Je suis fils unique, oui.

D<sup>R</sup> LACAN. – Qu'est-ce qu'il fait, votre père ?

G. L. – Visiteur médical.

D<sup>R</sup> LACAN. – Visiteur médical, qu'est-ce que c'est que cette fonction ?

G. L. – Il travaille pour un laboratoire pharmaceutique ; cela consiste à aller voir les médecins pour présenter ses produits pharmaceutiques ; c'est une sorte de représentant.

D<sup>R</sup> LACAN – Il fait partie de... ?

G. L. – Des laboratoires Lebrun.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous, vous avez été orienté ? Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez fait maths sup...

G. L. – C'est cela ; oui, à S.

D<sup>R</sup> LACAN – À ?

G. L. – S.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui. Parlez-moi un peu de vos études.

G. L. – À quel niveau ? J'ai toujours été un élève assez paresseux. La nature m'avait doué. J'avais toujours tendance à me reposer sur mon intelligence, <sup>(64)</sup>plutôt que sur le travail. En maths sup., j'ai lâché parce que j'ai...

D<sup>R</sup> LACAN – J'ai... ?

G. L. – Il y a eu un problème sentimental.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez eu un problème sentimental ?

G. L. – J'ai eu des soucis avec un problème sentimental. En novembre, j'avais commencé maths sup. à S., puis j'ai craqué au bout de deux mois à cause d'un problème sentimental. Après, j'ai abandonné maths sup., parce qu'entre-temps, j'ai fait une dépression nerveuse.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez fait une dépression nerveuse liée à...

G. L. – À cette déception sentimentale.

D<sup>R</sup> LACAN – Cette déception sentimentale concernait qui ?

G. L. – Une jeune femme que j'avais connue en colonie de vacances. J'étais moniteur, elle était monitrice.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui. Je ne vois pas pourquoi vous ne me diriez pas comment elle s'appelait.

G. L. – Nicole P.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, c'était donc en 1967. Vous en étiez où de votre scolarité ; il faut bien appeler ça comme cela.

G. L. – J'avais eu des problèmes parce que j'étais paresseux, mais la paresse, c'est une maladie. J'étais déjà très troublé depuis l'âge de quinze ans, et j'avais des palpitations affectives, à cause de mes relations orageuses avec mes parents... il m'arrivait d'avoir des trous de mémoire.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous parlez de vos parents. Vous <sup>(65)</sup>m'avez déjà un peu situé votre père. Et votre mère ?

G. L. – J'ai été élevé par ma mère, parce que mon père, visiteur médical, travaillait en province. Ma mère était une femme très angoissée, très silencieuse, et comme moi-même j'étais très rétroactif... très, très réservé le soir... le repas du soir était très silencieux, il n'y avait pas de contact affectif véritable de la part de ma mère ; elle était angoissée, elle avait le mental assez contagieux... ce n'était pas un virus... mais au niveau de l'environnement. Donc, j'ai été élevé par cette mère très angoissée, hyper-sensible, en butte quelquefois à des scènes de ménage avec mon père quand il revenait en week-end ; il y avait une atmosphère assez tendue et angoissante. Je crois que par un phénomène d'osmose, j'ai été moi-même très angoissé.

D<sup>R</sup> LACAN – Quand vous parlez de phénomène d'osmose, quelle idée vous faites-vous de l'osmose en question, vous savez tellement bien distinguer le réel...

G. L. – ... de l'imaginaire ?

D<sup>R</sup> LACAN – C'est cela, oui. Entre quoi et quoi se passe l'osmose ?

G. L. – Entre quoi et quoi se passe l'osmose ? Je crois qu'il y a d'abord une prise de conscience entre ce que l'on appelle le réel... il se crée une tension psychologique, angoisse au niveau du réel, mais charnelle, c'est-à-dire au niveau du corps, et en osmose passe ensuite au niveau de l'esprit... parce que j'ai un problème, c'est que je n'arrive pas... je me sens un peu... j'ai écrit une fois à mon psychiatre une lettre...

D<sup>R</sup> LACAN – À quel psychiatre ?

G. L. – Au Docteur G. Depuis longtemps, je parlais <sup>(66)</sup>du hiatus entre le corps et l'esprit, et il y avait une... j'ai été obsédé par... je vous parle de l'époque, qui n'est plus valable maintenant... j'ai mené une sorte de...(G. L. semble très ému)... toute une notion de corps électriques apparemment reliés et qui apparemment se disjoignent. Je n'arrivais pas à me cerner complètement au niveau de cette situation corps-esprit.

D<sup>R</sup> LACAN – À l'époque, quelle époque ?

G. L. – J'avais 17 ans, 18 ans par-là. Je disais, quel est le moment où le corps rentre dans l'esprit, où l'esprit rentre dans le corps ? Je ne sais pas. Je suis obsédé par la... comment ? par le corps composé de cellules, de toutes sortes de cellules nerveuses. Comment passer d'un fait biologique à un fait spirituel ? Comment le partage se fait-il entre le corps et l'esprit ? En somme, comment la pensée a une interaction neuronique ? Comment la pensée s'est formulée, comment la pensée peut arriver à émerger de ces interactions neuroniques, de ces développements hormonaux, de ces développements neuro-végétatifs, etc. j'avais été amené à penser.

D<sup>R</sup> LACAN – Mais vous savez que nous n'en savons pas plus que vous.

G. L. – J'avais été amené à penser que vu que la biologie prenait ses ondes dans le cerveau, j'avais été amené à penser que la pensée, ou l'intelligence, était une sorte d'onde de projection, d'onde vers l'extérieur. Je ne sais pas comment ces ondes se projetaient vers l'extérieur, mais le langage... c'est en relation avec le fait que je sois poète, parce que dans...

D<sup>R</sup> LACAN – Vous êtes incontestablement poète, oui.

G. L. – J'ai essayé au début, de...

<sup>(67)</sup>D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez des choses écrites par vous ?

G. L. – Oui, j'en ai ici.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous en avez où ?

G. L. – À l'hôpital. Le Docteur Czermak m'avait demandé de l'amener. Enfin, je voudrais continuer. J'ai essayé, par l'action poétique, de trouver un rythme de balancement, une musique. J'ai été, amené à penser que la parole est la projection de l'intelligence qui s'élève vers l'extérieur.

D<sup>R</sup> LACAN – L'intelligence, la parole. C'est ça que vous appelez... intelligence, c'est l'usage de la parole.

G. L. – Je pensais que l'intelligence était une projection ondulatoire vers l'extérieur, comme si... je ne suis pas d'accord avec vous quand vous dites que l'intelligence seulement c'est la parole. Il y a l'intelligence intuitive, qui n'est pas traduisible par la parole, et justement, je suis très intuitif, et j'ai du mal beaucoup à logifier... je ne sais pas si c'est un mot français, c'est un mot que j'ai inventé. Ce que je vois... par moments, il m'arrivait de dire, quand je discutais avec quelqu'un... ce que je voyais... ce sont des images qui passent, et je n'arrive pas à...

D<sup>R</sup> LACAN – Parlez-moi un peu de ces images qui passent.

G. L. – C'est comme au cinéma, ce qu'on appelle cinéma en médecine. Cela part à toute vitesse, et je ne saurais pas formuler ces images dans la mesure où je n'arrive pas à les qualifier.

D<sup>R</sup> LACAN – Tâchons de serrer cela d'un peu plus près quand même. Quel rapport, par exemple, y a-t-il entre ces images et une chose que je sais, parce qu'on me l'a dit, qui tient une grande place chez vous ? L'idée du beau. Est-ce que c'est sur ces images que <sup>(68)</sup>vous centrez votre idée du beau ?

G. L. – Au niveau du cercle solitaire ?

D<sup>R</sup> LACAN – Du cercle solitaire, oui.

G. L. – C'est effectivement cela. Mais l'idée du beau au niveau du rêve... c'est essentiellement une vision physique.

D<sup>R</sup> LACAN – Qu'est-ce qui est beau, mis à part vous ? Parce que quand même, vous pensez que vous êtes beau ?

G. L. – Oui, je pense que je suis beau.

D<sup>R</sup> LACAN – Les personnes à qui vous vous attachez, est-ce qu'elles sont belles ?

G. L. – Je recherche dans un visage sa luminosité, toujours cette projection, un don lumineux, je recherche une beauté qui irradie ; ce n'est pas étranger au fait que je dise que l'intelligence est une

projection d'ondes. Je recherche des gens qui ont une intelligence sensible, cette irradiation du visage qui met en relation avec cette intelligence sensible.

D<sup>R</sup> LACAN – Parlons de la personne dont vous étiez préoccupé en 1967... la nommée Nicole. Est-ce qu'elle irradiait ?

G. L. – Oui, elle irradiait. Enfin, j'ai rencontré d'autres...

D<sup>R</sup> LACAN – D'autres personnes irradiantes ?

G. L. – D'autres personnes irradiantes. Sexuellement, je suis autant amoureux d'une femme que d'un homme. Je parlais des relations physiques avec les hommes. J'ai été attiré uniquement à cause de ce rayonnement à la fois intellectuel et sensible.

D<sup>R</sup> LACAN – Je vois très bien ce que vous voulez dire. Enfin, ce n'est pas forcé que je participe, mais je vois ce que vous voulez dire. Mais enfin, vous n'avez <sup>(69)</sup>pas attendu 17 ans pour être touché comme cela, sensiblement par la beauté. Qu'est-ce qui vous a amené à...

G. L. – Pour une question...

D<sup>R</sup> LACAN – Dites moi...

G. L. – ... d'opposition avec mes parents. Ma mère était très silencieuse, mais mon père, quand il revenait le week-end, pour des questions d'éducation, pour des questions au niveau de la vie courante, de la vie scolaire ou de la vie de l'éducation, avec les conseils qu'il me donnait, j'étais assez réfractaire, assez révolté, très indépendant déjà, et j'étais irrité par les conseils que voulait me donner mon père, comme si j'avais eu la possibilité déjà, d'outrepasser par moi-même, sans recevoir les conseils de mon père. C'est à ce moment-là...

D<sup>R</sup> LACAN – Qu'est-ce qu'il a dit à H. ?

G. L. – Je ne m'en souviens plus.

D<sup>R</sup> LACAN – Il a dit que vous étiez un opposant ?

G. L. – Je ne me souviens plus de ce qu'il a dit. Il m'a fait parler, ensuite il m'a fait sortir et il a parlé à mon père, il n'a pas donné de diagnostic devant moi. Il m'a fait passer des tests déshabillé. J'étais très complexé au point de vue sexuel.

D<sup>R</sup> LACAN – Le mot complexé pour vous signifie... c'est spécialement centré sur, disons, les choses sexuelles ? Ce que vous appelez être complexé, c'est cela ? Est-ce que c'est cela que vous voulez dire quand vous avez déjà employé cinq ou six fois le mot « *complexé* » ?

G. L. – Ce n'est pas seulement au niveau sexuel. C'est aussi au niveau relationnel. J'ai beaucoup de mal à m'exprimer, et j'ai l'impression d'être... pas rejeté, <sup>(70)</sup>mais...

D<sup>R</sup> LACAN – Mais... pourquoi vous dites : pas rejeté ? Vous sentez que vous êtes rejeté ?

G. L. – Oui, complexé au niveau de la parole, complexé au niveau social. C'est par peur, c'est une certaine angoisse, une peur de parler, de... j'ai un esprit de l'escalier, je n'ai pas du tout le sens de la répartie, j'ai tendance à me replier sur moi-même à cause de cela. J'ai beaucoup de mal... je m'arrête quelquefois, je n'arrive pas... Le fait que j'ai eu peur de vous voir, quand je vous ai parlé, tout à l'heure, c'était un complexe d'infériorité.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous vous sentez en état d'infériorité en ma présence ?



G. L. – J'ai dit tout à l'heure, je suis complexé par les relations. Comme vous êtes une personnalité très connue, cela m'a angoissé.

D<sup>R</sup> LACAN – Comment est-ce que vous savez que je suis une personnalité connue ?

G. L. – J'ai essayé de lire vos livres.

D<sup>R</sup> LACAN – Ah oui, vous avez essayé ? (M. G. L. sourit). Vous avez essayé ? Vous avez lu. C'est à la portée de tout le monde.

G. L. – Enfin, je ne me souviens plus. J'ai lu cela très jeune, à 18 ans.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez lu des trucs que j'avais pondu quand vous aviez 18 ans ?

G. L. – Oui.

D<sup>R</sup> LACAN – Cela nous met en quelle année ça ?

G. L. – En 1966.

D<sup>R</sup> LACAN – Cela venait de sortir.

G. L. – Je ne me rappelle pas... non, c'est ça... non, j'avais...

<sup>(71)</sup>D<sup>R</sup> LACAN – Vous étiez à ce moment-là à la clinique C. ?

G. L. – ... Pour étudiants. Je l'avais vu dans la bibliothèque qu'il y avait à C. Je suis rentré à C.

D<sup>R</sup> LACAN – Tâchez de retrouver.

G. L. – Je devais avoir 20 ans, ce devait être en 1970.

D<sup>R</sup> LACAN – Qu'est-ce qui vous a poussé à ouvrir un peu ces sacrés bouquins ?

G. L. – C'est sous l'influence d'un camarade qui m'avait parlé... j'ai feuilleté... il y avait beaucoup de termes très...

D<sup>R</sup> LACAN – Très quoi ?

G. L. – Très complexes, et je n'arrivais pas à suivre la lecture.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, c'est plutôt du fait que cela traîne couramment. Cela vous impressionne ?

G. L. – Ça m'a plu. Je ne l'ai pas lu en entier, j'ai parcouru simplement.

D<sup>R</sup> LACAN – Bon. Allons, tâchez quand même de revenir. Sale assassinat politique. Pourquoi ces assassinats ?

G. L. – Non, assassinat politique ; il y a assistanat politique et il y a assassinat.

D<sup>R</sup> LACAN – L'assistanat et l'assassinat, vous en faites la différence, ou bien tout cela est-il équivoque ?

G. L. – Équivoque.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est équivoque ?

G. L. – Je n'arrive pas à...

D<sup>R</sup> LACAN – À débrouiller l'assistanat de l'assassinat. De quand date cette embrouille que j'appellerai comme ça sonore ? Quand est-ce que les mots, laissons de côté l'histoire de votre nom de Lumeroy, Geai Rare, ça, ça prend du poids, le geai <sup>(72)</sup> rare, mais assistanat et assassinat, cela glisse l'un sur l'autre.

G. L. – Je comprends que...

D<sup>R</sup> LACAN – En d'autres termes, il n'y a plus de différence entre assistanat et assassinat, vous dites que cela confine un... ; on ne peut pas dire que là, les mots prennent leur poids, parce que le sale assassinat...

G. L. – Leur poids dans la mesure où ce n'est pas réflexif.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est-à-dire que vous n'y ajoutez pas votre réflexion ?

G. L. – Non, cela émerge, cela vient spontanément. Enfin, par rafales, quelquefois spontanément.

D<sup>R</sup> LACAN – Par rafales ?

G. L. – Par rafales ; justement, je pensais...

D<sup>R</sup> LACAN – Alors ; pendant la rafale...

G. L. – Je pensais justement qu'il y avait peut-être une relation rationnelle, bien que ce ne soit pas émergent, une relation médicale entre, d'une part entre sale assassinat, sale assistanat ; mais ensuite, ces contractions de mots entre assassinat et assistanat... parce que je me suis intéressé aussi à la contraction des mots. Par exemple, j'avais connu Béatrice Vernac, qui est une chanteuse, une diseuse. En allant la voir au Ranelagh, elle chantait et je l'avais connue. Elle s'appelait Béatrice et la Sainte Béatrice est le 13 février ; je me suis aperçu, en regardant mon dictionnaire... pas mon dictionnaire, mon calendrier, de cela, et comme elle m'avait demandé de venir la revoir, parce que je lui avais dit des choses assez belles sur son tour de chant... j'avais écrit un souhait : de l'espace où je vous lis, ne s'est pas Béatrice en fête... j'avais écrit dix (10 jours), à la fois le fait que cela fait <sup>(73)</sup> 10 jours que j'aurais pu souhaiter, la distance entre 13 et 23, 10, et la formulation, je ne l'avais pas dit, parce que l'espace du 10 ne s'est pas passé sans fête...

D<sup>R</sup> LACAN – En fête, c'est quoi ? C'était la fête ?

G. L. – C'était la fête. Dans le souhait, il y avait juste ce mot qui était contracté. Il y a un autre mot comme écrasété, qui est à la fois écrasé et éclaté. J'avais écrit un poème que j'appelai *Vénure*, qui est une sorte de contraction de Vénus et Mercure. C'était une sorte d'élégie. Mais je ne l'ai pas ici, parce que... il y avait aussi un mot « choir », que j'écrivais « choixre », pour exprimer la notion de chute, et la notion de choix.

D<sup>R</sup> LACAN – Et qui, en dehors de Nicole... pour l'appeler par son nom, et le Vénure, qui vous a vénuré ? Dites-moi cela ?

G. L. – Ensuite, il y a eu Dominique, que j'ai connue à C.

D<sup>R</sup> LACAN – Parlez-m'en un peu.

G. L. – C'était une poète également. Elle travaillait au piano seule et elle travaillait au piano à quatre mains, elle dansait, elle dessinait.

D<sup>R</sup> LACAN – Elle était également illuminante ?

G. L. – Quand je l'ai connue, elle avait une beauté, parce qu'elle était très marquée par les médicaments qu'elle avait subi ; son visage avait grossi, plus tard, quand j'ai continué de la voir, parce que je suis parti de l'hôpital en juin 1970, ou en juillet 1970. Elle est sortie en février, et ensuite, quand je l'ai revue, elle avait maigri, elle avait une beauté lumineuse. Je suis toujours attiré par ces beautés. Je cherche une personnalité dans la salle, peut-être cette dame... dommage qu'elle soit maquillée. La dame qui a le <sup>(74)</sup>foulard rouge avec les yeux bleus.

D<sup>R</sup> LACAN – Alors, elle ressemblait à cette dame ?

G. L. – Elle lui ressemblait un peu, oui. Mais Dominique, elle ne se maquillait pas. Madame a mis du fond de teint.

D<sup>R</sup> LACAN – Est-ce qu'il vous arrive de vous maquiller, à vous ?

G. L. – Oui, cela m'arrive de me maquiller. Cela m'est arrivé, oui (il sourit). Ça m'est arrivé vers 19 ans parce que j'avais l'impression... j'étais complexé au niveau sexuel. J'avais l'impression... parce que la nature m'avait doté d'un phallus très petit.

D<sup>R</sup> LACAN – Racontez-moi un peu cette histoire...

G. L. – J'avais l'impression que mon sexe allait en rétrécissant, et j'avais l'impression que j'allais devenir une femme.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui.

G. L. – J'avais l'impression que j'allais devenir un transsexuel.

D<sup>R</sup> LACAN – Un transsexuel ?

G. L. – C'est-à-dire muter au point de vue sexuel.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est cela que vous voulez dire ? Vous avez eu le sentiment de quoi ? Que vous alliez devenir une femme ?

G. L. – Oui, j'avais des habitudes, je me maquillais, j'avais la volonté aussi de connaître... j'avais cette impression angoissante de rétrécissement du sexe et en même temps, la volonté de connaître ce qu'était une femme pour essayer d'entrer dans le monde d'une femme et dans la formulation intellectuelle, psychologique d'une femme.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez espéré cette sorte... c'est quand même une sorte d'espoir.

<sup>(75)</sup>G. L. – C'était un espoir et une expérience.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est une expérience... que quand même vous gardez une queue masculine, oui ou non ?

G. L. – Oui.

D<sup>R</sup> LACAN – Bon, alors en quoi est-ce une expérience ? C'était plutôt de l'ordre de l'espoir. En quoi est-ce une expérience ?

G. L. – En espérant que c'était expérimental.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est-à-dire que vous espérez expérimenter, si on peut une fois encore jouer avec les mots. C'est resté au stade de l'espoir... mais enfin, vous ne vous êtes jamais senti être une femme ?

G. L. – Non.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui ou non ?

G. L. – Non. Vous pouvez répéter la question ?

D<sup>R</sup> LACAN – Je vous ai demandé si vous vous étiez senti être femme ?

G. L. – Le fait de sentir psychologiquement, oui. Avec cette sorte d'intuition, enfin de...

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, pardon, pardon, d'intuition. Est-ce que vous vous êtes vu comme femme, puisque vous parlez d'intuition... les intuitions, c'est des images qui vous traversent. Est-ce que vous vous êtes vu femme ?

G. L. – Non, je me suis vu femme en rêve, mais je vais essayer...

D<sup>R</sup> LACAN – Vous vous êtes vu femme en rêve. Qu'est-ce que vous appelez rêve ?

G. L. – Rêve ? Je rêve la nuit.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous devez tout de même vous apercevoir que ce n'est pas la même chose, le rêve la nuit...

<sup>(7)</sup>G. L. – Et le rêve éveillé.

D<sup>R</sup> LACAN – Et le rêve que vous avez appelé vous-même éveillé, et auquel, si j'ai bien compris, vous avez rattaché la parole imposée. Bon, est-ce que c'est un phénomène de la même nature, ce qui se passe la nuit, à savoir ces images qu'on voit quand on est endormi, est-ce de la même nature que les paroles imposées ? On parle très grossièrement, là, mais vous avez peut-être votre idée là-dessus ?

G. L. – Non, cela n'a aucun rapport.

D<sup>R</sup> LACAN – Donc, pourquoi qualifiez-vous de rêves vos paroles imposées ?

G. L. – Les paroles imposées, ce n'est pas un rêve. Vous n'avez pas bien compris.

D<sup>R</sup> LACAN – Je vous demande bien pardon. J'ai très bien entendu que vous avez épinglé ça du mot rêve. Cela, je l'ai entendu, je l'ai entendu de votre bouche. Vous avez parlé de rêve, même en y ajoutant éveillé, c'est quand même vous qui avez usé du mot rêve, vous êtes d'accord ?

G. L. – Oui, j'ai usé de ce mot, mais les phrases imposées sont un peu entre le cercle solitaire et ce que j'agresse dans la réalité. Je ne sais pas ce qui fait partie du...

D<sup>R</sup> LACAN – Bon, alors, oui. Est-ce que c'est ce pont qui agresse ?

G. L. – C'est le pont qui agresse, oui.

D<sup>R</sup> LACAN – Alors, c'est vous-même qui le dites, ces paroles...

G. L. – Non, ce sont des phrases.

D<sup>R</sup> LACAN – Ces paroles qui vous traversent expriment votre assassinat. C'est très près de ce que vous venez de dire vous-même, quand vous dites, par <sup>(77)</sup>exemple, ils veulent me monarchiser, ça, c'est quelque chose que vous dites, mais c'est une parole imposée.

G. L. – C'est une parole imposée.

D<sup>R</sup> LACAN – Bon, parce que vous ne voyez pas du même coup les « ils » en question sont des gens que vous injuriez, vous leur imputez bien de vouloir vous monarchiser l'intellect. Vous êtes d'accord ?

G. L. – Oui, mais je ne sais pas si c'est...

D<sup>R</sup> LACAN – De deux choses l'une, ou les paroles surgissent comme ça, elles vous envahissent...

G. L. – Oui, elles m'envahissent.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui ?

G. L. – Elles m'envahissent, elles émergent, elles ne sont pas réflexives.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui. Alors, c'est une seconde personne qui réfléchit là-dessus, qui y ajoute ce que vous y ajoutez, ce que vous y ajoutez en vous reconnaissant jouer cette part là. Vous êtes d'accord ?

G. L. – Oui.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous y ajoutez quoi par exemple ? Ils veulent me monarchiser l'intellect ?

G. L. – Cela ne m'est jamais arrivé de rajouter des phrases à cette phrase, ils veulent me monarchiser l'intellect. Mais la royauté n'est pas vaincue, ou est vaincue... je ne sais pas si...

D<sup>R</sup> LACAN – C'est vous-même qui faites la distinction de la réflexion que vous y ajoutez, et en général, cela commence en effet, ce n'est pas le seul cas, vous y ajoutez un *mais*, vous venez de le dire : mais la royauté n'est pas vaincue.

G. L. – Ils veulent me monarchiser l'intellect, émergence. Mais la royauté n'est pas vaincue, c'est une réflexion.

<sup>(78)</sup>D<sup>R</sup> LACAN – C'est de vous, c'est de votre cru ?

G. L. – Oui, tandis que l'émergence s'impose à moi. Ça me vient comme ça, et c'est une sorte de pulsions intellectuelles qui viennent, qui naissent brutalement, et qui viennent s'imposer à mon intellect.

D<sup>R</sup> LACAN – Dans le cours de notre entretien... ?

G. L. – J'en ai eu beaucoup.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous en avez eu beaucoup ; pourriez vous peut-être les reconstituer.

G. L. – Ils veulent me tuer les oiseaux bleus.

D<sup>R</sup> LACAN – Ils veulent me tuer les oiseaux...

G. L. – Les oiseaux bleus. Ils veulent me coincer, ils veulent me tuer.

D<sup>R</sup> LACAN – Qui sont les oiseaux bleus ? C'est les oiseaux bleus qui sont ici ?

G. L. – Les oiseaux bleus.

D<sup>R</sup> LACAN – Qu'est-ce que c'est, les oiseaux bleus ?

G. L. – Au départ, c'était une image poétique, en relation avec le poème de Mallarmé, *l'Azur*, puis l'oiseau bleu, c'était le ciel, l'azur infini, l'oiseau bleu, c'était l'infini azur.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, allez-y.

G. L. – C'est une expression d'infinie liberté.

D<sup>R</sup> LACAN – Alors, c'est quoi ? C'est les infinis ? Traduisons oiseau bleu par infinie liberté. C'est les infinies libertés qui veulent vous tuer ? Il faut quand même savoir si les infinies libertés veulent vous tuer. Allez-y.

G. L. – Je vis sans borne, n'ayant pas de bornes...

D<sup>R</sup> LACAN – IL faut tout de même savoir si vous vivez sans bornes ou si vous êtes dans un cercle solitaire, parce que le mot cercle implique plutôt l'idée de borne.

<sup>(79)</sup>G. L. – Oui, et de tradition au niveau de ce que...

D<sup>R</sup> LACAN – L'image du cercle solitaire...

G. L. – Au niveau du rêve, au niveau du non-imaginatif créé par mon intellect ?

D<sup>R</sup> LACAN – Non, mais il faut. Tout de même bien aller au fond des choses.

G. L. – C'est très difficile, parce que...

D<sup>R</sup> LACAN – Qu'est-ce que vous créez ? parce que pour vous le mot créer à un sens.

G. L. – Dès l'instant que cela émerge de moi, c'est une création. C'est un peu ça. Il ne faut pas se lier. Le fait de parler de ces cercles solitaires et de vivre sans bornes, il n'y a pas de contradiction, dans mon esprit je ne vois pas de contradiction. Comment vous expliquer ? Je suis dans un cercle solitaire parce que je suis en rupture avec la réalité. C'est pour ça que je parle de cercle solitaire. Mais cela ne m'empêche pas de vivre au niveau imaginatif, sans bornes. C'est justement parce que je n'ai pas de bornes que j'ai tendance à m'éclater un peu, à vivre sans borne, et si on n'a pas de bornes pour vous arrêter, vous ne pouvez plus faire fonction de lutte, il n'y a plus de lutte.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez distingué tout à l'heure le monde de la réalité, dont vous dites vous-même que c'est des trucs comme ça, comme cette table, cette chaise. Bon, vous avez semblé indiquer que ça, vous le considérez comme tout le monde, que c'est au niveau du sens commun que vous l'appréhendez. Alors, portons la question sur ce point. Est-ce que vous créez d'autres mondes ? Le mot créer...

G. L. – Je crée des mondes à travers ma poésie, à travers ma parole poétique.

<sup>(80)</sup>D<sup>R</sup> LACAN – Oui, et les paroles imposées créent des mondes.

G. L. – Oui.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est une question, ça.

G. L. – Oui, elles créent des mondes. Elles créent des mondes, la preuve, c'est que...

D<sup>R</sup> LACAN – La preuve, c'est que...

G. L. – Je viens de vous dire que « *ils veulent me tuer l'oiseau bleu* » implique un monde où je suis sans bornes. On revient, je reviens dans mon cercle solitaire où je vis sans bornes. C'est confus, je sais, mais je suis très fatigué.

D<sup>R</sup> LACAN – Je viens de vous faire remarquer que le cercle solitaire n'implique pas de vivre sans bornes, puisque vous êtes borné par ce cercle solitaire.

G. L. – Oui, mais au niveau de ce cercle solitaire, je vis sans borne, mais au niveau du réel, je vis avec des bornes, parce que je suis borné, ne serait-ce que par mon corps.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui. Tout ça est très juste, à ceci près que le cercle solitaire est borné.

G. L. – Il est borné par rapport à la réalité tangible, mais ça n'empêche pas le milieu de ce cercle de vivre sans bornes. Vous pensez en termes géométriques.

D<sup>R</sup> LACAN – Je pense en termes géométriques, ça c'est vrai, et vous, vous ne pensez pas en termes géométriques ? Mais vivre sans bornes, c'est ça qui est angoissant, non ? ça ne vous angoisse pas ?

G. L. – Si ça m'angoisse. Mais je n'arrive pas à me déprendre de ce rêve ou de cette habitude.

D<sup>R</sup> LACAN – Bon, ceci dit, il est arrivé une anicroche au moment où vous êtes entré ici. C'est ça qui a déterminé votre entrée ici. Si j'ai bien entendu, une <sup>(81)</sup>tentative de suicide. Qu'est-ce qui vous avait poussé jusque-là ? C'est toujours la Dominique en question ?

G. L. – Non, non, non, non. C'était pour des raisons de télépathie.

D<sup>R</sup> LACAN – Justement, nous n'avons pas encore abordé ce mot. Qu'est-ce que c'est que la télépathie ?

G. L. – C'est la transmission de pensée. Je suis télépathe émetteur.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous êtes émetteur ?

G. L. – Peut-être ne m'entendez-vous pas.

D<sup>R</sup> LACAN – Non, je vous entends très bien. Vous êtes un émetteur télépathique. En général, la télépathie c'est de l'ordre de la réception, non ? La télépathie c'est quelque chose qui vous avertit de ce qui est arrivé ?

G. L. – Non, ça c'est de la voyance. La télépathie, c'est la transmission de pensée.

D<sup>R</sup> LACAN – Alors, à qui transmettez-vous ? À qui par exemple ?

G. L. – Je ne transmets aucun message à personne. Ce qui me passe à travers mon cerveau, c'est entendu par certains télépathes récepteurs. Je ne sais pas si...

D<sup>R</sup> LACAN – Par exemple, est-ce que moi, je suis récepteur ?

G. L. – Je ne sais pas, je ne sais pas, parce que...

D<sup>R</sup> LACAN – Je ne suis pas très récepteur, puisque je manifeste que je patauge dans votre système. Les questions que je vous ai posées prouvent que c'était justement de vous que je désirais vos explications. Je n'ai donc pas reçu tout ce que comporte ce que nous appellerons provisoirement votre monde.

G. L. – Un monde à mon image.

D<sup>R</sup> LACAN – Est-ce que ces images existent ?

<sup>(82)</sup>G. L. – Oui.

D<sup>R</sup> LACAN – Ça, c'est vous qui recevez, puisque vous les voyez.

G. L. – La télépathie se fait au niveau de la parole... la phrase émergente et les réflexions que je peux avoir... parce que j'en ai de temps en temps.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, vous réfléchissez tout le temps à vos phrases.

G. L. – Non, je ne réfléchis pas tout le temps aux phrases, mais j'ai des réflexions sur des sujets divers. Je ne sais pas ce qui est rendu par télépathie, mais ce ne sont pas des images qui sont transmises par télépathie. Enfin, je suppose, parce que je ne suis pas à la fois moi et un autre.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, mais à quoi voyez-vous que l'autre les reçoit ?

G. L. – Par leurs réactions. Si jamais je les agresse, si jamais je dis des choses qui ne me semblent pas... je sais que les médecins qui ne me semblent pas... je sais que les médecins, à Pinel, m'ont posé plusieurs fois la question. C'est un raisonnement que je fais. Quand je vais chez une personne, je vois si son visage se fige, ou s'il y a des différences de l'expression, mais je n'ai pas une notion parfaitement objective, scientifique, que certaines personnes me reçoivent.

D<sup>R</sup> LACAN – Moi, par exemple, est-ce que je vous ai reçu ?

G. L. – Je ne crois pas

D<sup>R</sup> LACAN – Non ?

G. L. – Non.

D<sup>R</sup> LACAN – Parce que tout prouve que je nageais dans les questions que je vous ai posées ; c'était plutôt le témoignage que je nageais. Qui est-ce qui a reçu ici, <sup>(83)</sup>en dehors de moi ?

G. L. – Je ne sais pas, je n'ai pas eu le temps de regarder les personnes. D'autre part, l'assistance des psychiatres, qui sont habitués à se concentrer et à ne pas réagir... c'est surtout au niveau des malades que je vois.

D<sup>R</sup> LACAN – Vos copains de Pinel ?

G. L. – De Pinel.

D<sup>R</sup> LACAN – Depuis combien de temps ça dure, la télépathie... à savoir ce figeage auquel vous remarquez qu'on a reçu quelque chose ?

G. L. – Cela date de mars 1974, quand G. m'a diagnostiqué un délire paranoïde.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous y croyez, vous, à ce délire paranoïde ? Moi, je ne vous trouve pas délirant.



G. L. – À l'époque, ça l'était. À l'époque, j'étais très excité, je voulais...

D<sup>R</sup> LACAN – Vous vouliez ?

G. L. – Je voulais sauver la France du fascisme.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, allez...

G. L. – J'écoutais la radio, j'écoutais l'émission de radio sur France-Inter à 10h, et je parlais. Pierre Bouteiller, à un moment, en marge de son émission, a dit : « *Je ne savais pas que j'avais des auditeurs qui avaient ce don là* ». C'est là que j'ai pris conscience qu'on pouvait m'entendre à la radio.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez eu, à ce moment-là, le sentiment qu'on pouvait vous entendre à la radio ?

G. L. – Oui. Et j'ai une autre anecdote, quand j'ai eu ma tentative de suicide. Il y avait Radioscopie. Je réfléchissais, et la dame... ils ont parlé un moment ; ils ont fait un rire d'entente entre eux, et je parlais ; je ne me rappelle plus ce que je disais, mais enfin, ils ont <sup>(84)</sup>dit : « *Voilà ce que je veux dire à un poète anonyme* ». Ce n'était peut-être pas exactement comme cela, c'était une sorte d'indifférence ; l'indifférence n'existait pas. Ils ont parlé de poète anonyme. Il y a eu un autre invité de Chancel à Radioscopie qui était Roger..., le directeur du *Canard Enchaîné*. C'était après ma tentative de suicide. À la fin de l'entretien, ils ont parlé. C'est bien connu que *le Canard Enchaîné* est un peu anticlérical, et ils parlaient juste à la fin de l'entretien de cet anticléricalisme, et j'ai dit : « *Roger... est une sainte* ». Ils ont éclaté de rire tous les deux à la radio, d'une manière qui n'avait aucun rapport avec ce qu'ils disaient, et j'ai entendu un peu plus doux : « *On pourrait l'accepter au Canard Enchaîné* ». Est-ce que c'est le pur fruit de mon imagination, ou est-ce qu'ils m'ont vraiment entendu ? Eux deux étaient-ils télépathes récepteurs, ou est-ce une pure imagination, une création ?

D<sup>R</sup> LACAN – Vous ne tranchez pas ?

G. L. – Je ne tranche pas.

D<sup>R</sup> LACAN – Alors, c'est à cause de cette télépathie d'émission, c'est à cause de cette télépathie bien distinguée de la voyance, que vous avez fait cette tentative ?

G. L. – Non, ce n'est pas à cause... j'injuriais mes voisins, j'étais très agressif, j'injuriais mes voisins.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous les injuriez ?

G. L. – Parce qu'il y avait souvent des scènes de ménage. Je les injuriais, et un après-midi, à ce moment-là ; je revenais d'Orthez, j'étais à Orthez...

D<sup>R</sup> LACAN – Et quoi ?

G. L. – J'avais beaucoup de médicaments...

D<sup>R</sup> LACAN – Oui.

<sup>(85)</sup>G. L. – Alors, j'étais très angoissé déjà qu'on puisse entendre certaines de mes pensées.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, parce que ces injures étaient en pensée ?

G. L. – En pensée, oui. Ce n'était pas face à face. C'était l'appartement au-dessus. J'étais en train de les agresser, je les agressais, je les ai entendus crier : « *Monsieur G. L. est fou, il faut le mettre à l'asile* », etc.

D<sup>R</sup> LACAN – C'est cela qui a déterminé votre... ?

G. L. – J'étais très dépressif. J'étais déjà très angoissé de savoir que certaines personnes peuvent percevoir certaines de vos pensées ou certains de vos phantasmes plus ou moins baroques. J'écoutais en même temps la radio, et je racontais des choses un peu insignifiantes et banales, et à la radio, j'ai eu l'impression qu'on se moquait de moi. J'étais vraiment au bout du rouleau, parce que depuis un certain temps, à cause de cette télépathie, j'avais d'autres voisins injuriés qui me regardaient de travers, et d'un seul coup, j'ai eu envie de me suicider, et j'ai pris...

D<sup>R</sup> LACAN – Non mais... qu'est-ce que ça résout, ça, de vous suicider ?

G. L. – C'est une échappée... pour échapper à mon angoisse. Alors qu'intellectuellement, j'étais contre l'esprit suicidaire. J'avais une phrase : « *La vie en tant que moyen de connaissance* ». À tous les moments de désespoir que j'ai eu depuis que je suis malade, à quinze ans, j'ai toujours cette phrase qui me revenait : « *Si je meurs, il y a des choses que je ne peux pas connaître* ». Je crois à la réincarnation, mais je ne crois pas au paradis.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous croyez à la réincarnation ?

G. L. – Je crois à la métempsycose. À un certain <sup>(86)</sup>moment, vers 18 ans, je pensais être la réincarnation de Nietzsche.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous pensiez être la réincarnation de Nietzsche ? Oui... pourquoi pas ?

G. L. – Oui, et vers... quand j'avais vingt ans, j'ai découvert Artaud. À mon collège privé, en seconde, j'étais tellement intéressé, ce n'était pas tellement l'harmonie... ma pensée, mon évolution spirituelle.

D<sup>R</sup> LACAN – À ce moment-là...

G. L. – À 17 ans, j'ai lu *L'Ombilic des Limbes*, et j'ai acheté les œuvres complètes d'Artaud, et vers 20 ans, j'ai eu l'impression que j'étais la réincarnation d'Artaud. Artaud est mort le 4 mars 1948. Moi, je suis né le 2 septembre 1948. Lui était né le 4 septembre 1893, et on était tous les deux du signe de la Vierge ; et comme j'avais le distance de mars à septembre, j'avais l'impression que son esprit et son âme avaient émigré pendant six mois et que cette âme, cet esprit, s'étaient réincarné en moi, quand j'étais né, le 2 septembre 1948.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous y croyez vraiment ?

G. L. – Maintenant, je ne crois plus être la réincarnation d'Artaud ou de Nietzsche, mais je crois toujours à la réincarnation, parce que très jeune, j'ai eu un rêve qui était une sorte de double réincarnation, un rêve dans la nuit, un rêve nocturne. J'avais peut-être 8-9 ans. Je ne connaissais absolument rien... à cet âge-là, on n'a pas lu des bouquins de métempsycose. Dans ce rêve, je me retrouvais au Moyen Âge. J'avais l'impression que j'avais déjà vécu au Moyen Âge. En même temps, dans ce rêve, je me suis retrouvé dans un château un peu délabré, et dans mon rêve, je rêvais encore.

<sup>(87)</sup>D<sup>R</sup> LACAN – Un rêve dans un rêve, oui.

G. L. – Et je pensais que j'avais connu ce château avant, alors que j'avais une autre vie, avant le Moyen Âge, à l'époque, je me souviens que je connaissais ce château, bien qu'il soit un peu délabré, mais je reconnaissais ce château.

D<sup>R</sup> LACAN – Alors, ce château était d'avant le Moyen Âge ?

G. L. – Peut-être qu'à l'époque du Moyen Âge, le vie ne dépassait pas 35 ou 50 ans. Le rêve du rêve était peut-être à l'époque du Moyen Âge aussi, et il s'est peut-être écoulé 50 ou 100 ans pour que le château soit un peu délabré. Mais ça, c'est une hypothèse que je formule, mais qui n'était pas du tout formulée dans mon rêve.

D<sup>R</sup> LACAN – Donc, c'est une hypothèse que vous avez émise.

G. L. – J'ai eu, des phénomènes de lévitation. J'ai été formé très jeune, à onze ans. Un jour...

D<sup>R</sup> LACAN – Ce que vous appelez être formé, c'est quoi ? c'est avoir des érections ?

G. L. – C'est cela.

D<sup>R</sup> LACAN -Alors ?

G. L. – J'ai eu un rêve de lévitation.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, racontez.

G. L. – J'étais en train de me masturber, et j'ai un déploiement de jouissances extrêmes ; j'ai eu la sensation de m'élever dans les airs. Est-ce que je me suis vraiment élevé, ou est-ce une illusion de l'orgasme ? Au point de vue pensée, je pense vraiment que je suis entré en lévitation.

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, on espère. Dites-moi, qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

<sup>(88)</sup>G. L. – Je vais continuer à essayer de me soigner. Maintenant ? À court terme ou à long terme ?

D<sup>R</sup> LACAN – À long terme.

G. L. – Je n'ai aucune idée, je n'ai aucune formulation sur l'avenir.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez des études en train.

G. L. – Non, je n'ai plus d'études.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous êtes pour l'instant travaillant nulle part.

G. L. – Je ne travaille pas, non.

D<sup>R</sup> LACAN – Comment envisagez-vous... Pinel, il faut quand même en sortir un jour. Comment envisagez-vous de reprendre ?

G. L. – Si je réussis à me désangoisser, à trouver une possibilité de dialogue... il y aura toujours ce phénomène de télépathie qui me nuira, parce que je ne pourrai pas agir, toutes mes actions seront aussitôt reconnues par télépathie, par ceux qui m'entendent, sans m'entendre même... je ne pourrai pas vivre dans la société tant que cette télépathie existera, parce que je ne pourrai pas vivre dans la vie sociale, dans le courant social, sans être prisonnier de cette télépathie. Parce que les gens entendent mes pensées, je ne pourrai pas avoir un travail dans la vie courante, ce n'est pas possible. Ce qui me torture le plus...

D<sup>R</sup> LACAN – Cela va un peu mieux depuis quand ?

G. L. – Depuis une quinzaine de jours. J'ai eu de nombreux entretiens avec M. Czermak et M. Duhamel, cela m'a un peu débloqué. Mais du fait que mon jardin secret est perçu par certaines personnes, que mes pensées et mes réflexions sont...

D<sup>R</sup> LACAN – Votre jardin secret, c'est le cercle solitaire ?

<sup>(89)</sup>G. L. – Jardin secret où les réflexions ce sont les images, où les réflexions que je peux avoir sur différents sujets, etc. comment pouvez vous avoir une activité professionnelle si une partie de ceux qui vous entourent perçoivent votre réflexion et sont court-circuités ? Même si on vit d'une manière complètement directe, il y a des choses... si j'étais amené dans un cercle d'études à diriger des gens et que l'on m'entende, cela ne serait pas possible à vivre. Il y a environ un mois, j'étais vraiment très mal. Je restais constamment allongé sur mon lit à dormir. J'étais brisé. J'avais envisagé de me suicider encore une fois, parce que l'on ne peut pas vivre avec cette télépathie, qui n'a pas toujours existé, qui est née au moment...

D<sup>R</sup> LACAN – Qui n’a pas toujours existé ? Les paroles imposées sont d’avant ?

G. L. – Les paroles imposées et la télépathie ont commencé en mars 1974... au moment du délire paranoïde, quand je voulais combattre les fascistes, etc. par la pensée.

D<sup>R</sup> LACAN – Au temps où vous voyiez H....

G. L. – Je ne l’ai vu qu’une fois H.

D<sup>R</sup> LACAN – À ce moment-là, est-ce que vous aviez des phénomènes du genre parole imposée ou télépathiques ?

G. L. – Non, ce n’était pas ça. D’ailleurs, quand j’ai revu mon psychiatre G., à mon retour de d’O., il m’a dit : votre télépathie... J’ai eu 25 électro-narcoses, 13 à N. et 12 à O. Peut-être que cela... je suis angoissé de plus en plus. Je n’arrive plus à me concentrer, avec ces électro-narcoses, on atteint les cellules.

D<sup>R</sup> LACAN – C’est ce que vous pensez. Votre drame <sup>(90)</sup>d’être malade, c’est l’électro-narcose.

G. L. – Ces électro-narcoses ont été faites pour me soigner, parce que j’étais vraiment délirant. J’ai passé pas mal de tests dans ma vie, quand ils m’ont amené à la clinique de S., je délirais tellement... Intellectuellement, j’entendais des voix qui me posaient des questions sur la France fasciste... j’avais l’impression que j’étais en philo ou en math élem... je ne sais pas... je n’arrive plus à me concentrer... Il y avait Jean-Claude Bourret. Je croyais que les fascistes avaient pris le pouvoir et qu’ils avaient pris d’assaut la maison de l’O.R.T.F. Par pensée, je faisais se tuer Jean-Claude Bourret et Jean R., en s’étranglant l’un l’autre. À ce moment-là... j’avais aussi l’obsession de la fraternité... j’ai été amené à la clinique de S., je répondais par symboles mathématiques. J’avais l’impression qu’on me posait des questions, le directeur me posait des questions. Il fallait que je réponde pour que la France soit sauvée du fascisme. On me posait des questions, et ces réponses, je les donnais très ouvertement ; c’étaient des séries mathématiques ou des symboles poétiques. Je ne peux pas me souvenir de cela. C’est pour ça qu’on a diagnostiqué un délire.

D<sup>R</sup> LACAN – Enfin, qui est-ce qui a raison, les médecins ou vous ?

G. L. – Je ne sais pas..

D<sup>R</sup> LACAN – Vous vous en remettez aux médecins.

G. L. – Je m’en remets aux médecins, en essayant de conserver mon libre-arbitre.

D<sup>R</sup> LACAN – Vous avez le sentiment que vous donnez une place sérieuse au libre-arbitre ; dans ce que vous venez de me raconter, vous subissez, vous <sup>(91)</sup>subissez certaines choses qui vous échappent.

G. L. – Oui, mais...

D<sup>R</sup> LACAN – Oui, mais ?

G. L. – J’ai un tel espoir, un espoir de retrouver mon pouvoir de jugement, mon pouvoir de dialogue, un pouvoir de prise en main de la personnalité. Je crois que c’est le problème le plus crucial. Comme je vous l’avais dit au début, c’est que je n’arrive pas à me cerner, je n’arrive pas à me prendre en main.

D<sup>R</sup> LACAN – Bien, mon vieux, au revoir, je serais content d’avoir quelques échantillons de vos...

G. L. – De mes écrits ?

D<sup>R</sup> LACAN – On se reverra dans quelques jours.

G. L. – Merci, Monsieur.

(G. L. sort)

D<sup>R</sup> LACAN – Quand on entre dans le détail, on voit que les travaux cliniques qui sont décrits dans les traités classiques n'épuisent pas la question. J'avais quelqu'un que j'ai examiné, je ne sais quand, il y a un mois et demi, quelque chose comme cela, à propos de qui on avait parlé de psychose freudienne. Ça, c'est une psychose lacanienne... enfin, vraiment caractérisée. Ces paroles imposées, l'imaginaire, le symbolique et le réel. C'est même en quoi je ne suis pas très optimiste pour ce garçon. Il a quand même le sentiment que les paroles imposées se sont aggravées, c'est-à-dire que le sentiment qu'il appelle télépathie est un pas de plus. Jusque-là, il se contentait d'avoir des paroles imposées, mais c'est d'ailleurs très spécifiquement ce sentiment d'être aperçu qui le désespère. Je dois dire qu'il n'y a plus moyen de vivre, <sup>(92)</sup>de s'en sortir. Je ne vois pas du tout comment il va se retrouver. Il y a des tentatives de suicide qui finissent par réussir.

Oui. C'est quand même un tableau comme on n'en trouve pas de décrits, qu'on ne trouve pas chez les bons cliniciens comme Chaslin.